

L'Été froid

TITRE ORIGINAL : *L'ESTATE FREDDA*
© 2016 GIANRICO CAROFIGLIO
PREMIÈRE ÉDITION ITALIENNE GIULIO EINAUDI EDITORE

SLATKINE & CIE BÉNÉFICIE DU SOUTIEN
DE L'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE
POUR LA PÉRIODE 2021-2024

© SLATKINE & CIE 2021
POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

ISBN 978-2-88944-136-5

Gianrico Carofiglio

L'Été froid

Traduit de l'italien
par Elsa Damien



Slatkine & Cie

Sommaire

Acte I	
Les journées de feu	9
Acte II	
Società Nostra	99
Acte III	
<i>La Horde sauvage</i>	269
Épilogue	451
Note sur le texte	459

ACTE I

Les journées
de feu

1

Fenoglio entra dans le Café Bohème avec le journal qu'il venait d'acheter dans la poche de sa veste, et il alla s'asseoir à une table près de la vitre. Il aimait cet établissement parce que le patron était mélomane et choisissait tous les jours comme musique de fond des arias célèbres ou des œuvres orchestrales. Ce matin-là, l'ambiance sonore, c'était l'Intermezzo de *Cavalleria rusticana*, et Fenoglio se demanda s'il s'agissait vraiment d'un hasard, vu ce qui se passait en ville.

Le barman lui prépara son traditionnel cappuccino avec beaucoup de café, qu'il lui apporta avec un *bocconotto* à la crème et à la confiture de griottes.

Tout était comme d'habitude. La musique se répandait dans le café, discrète mais bien audible pour ceux qui souhaitaient l'écouter. Les habitués entraient,

sortaient. Lui mangeait sa pâtisserie, dégustait son cappuccino et feuilletait son journal. La rubrique des faits divers était consacrée à la guerre interne à la Mafia qui avait brusquement éclaté dans les quartiers nord de la ville, et au fait – malheureusement véridique – que police, carabinieri et magistrats ne comprenaient pas ce qui se passait.

Il lisait un article dans lequel le directeur du journal en personne expliquait aux enquêteurs, avec moult conseils pratiques, comment affronter et résoudre le problème. Fenoglio, aussi absorbé qu'irrité par cette lecture, ne prit conscience de la présence du jeune à la seringue que lorsque celui-ci, déjà planté devant la caissière, criait: «*Damm' tutt' l' trr's', pttan'!*», «*Donne-moi tout le fric, salope!*»

La femme resta immobile, comme paralysée. Le garçon avança alors sa main armée presque jusqu'à lui toucher le visage. Dans un dialecte pratiquement incompréhensible, et avec une voix rauque plutôt impressionnante, il dit qu'il avait le sida et lui hurla à nouveau de lui donner le contenu de la caisse. La femme bougea lentement, les yeux exorbités par la terreur. Elle ouvrit le tiroir et commença à prendre l'argent, tandis qu'il lui répétait de se dépêcher.

La main de Fenoglio se referma sur le poignet de l'agresseur au moment où la caissière lui remettait l'argent. Le jeune tenta brusquement de se retourner. Fenoglio effectua un mouvement presque élégant – un demi-tour sur lui-même – qui tordit le bras du

gars et le lui coinça derrière le dos. De son autre main, il le saisit par les cheveux et lui tira la tête en arrière: «Jette ta seringue!» Le garçon étouffa un grognement et chercha à se dégager. Fenoglio accentua légèrement la torsion du bras, et tira un peu plus fort sur la tête. «Je suis carabinier.» La seringue tomba à terre avec un petit bruit sec.

La femme éclata en sanglots. Les autres clients se remirent à bouger, lentement au début, et puis à vitesse normale, comme s'ils se libéraient d'un sortilège. «Nicola, appelle le 112!», lança Fenoglio au barman, après avoir écarté la possibilité que la caissière soit en état d'utiliser un téléphone à ce moment-là. «Mets-toi à genoux», dit-il ensuite au jeune. À son ton poli, on aurait cru qu'il allait ajouter: «s'il te plaît». Le gars s'agenouilla, Fenoglio lui lâcha les cheveux tout en continuant à tenir son bras, mais sans violence, comme si c'était une simple formalité procédurale.

— Maintenant, allonge-toi face contre terre et croise les mains derrière la tête.

— Me frappez pas! fit l'autre.

— Ne dis pas de bêtises. Allonge-toi, je n'ai pas envie de rester comme ça jusqu'à l'arrivée de la voiture.

Le jeune poussa un long soupir, comme s'il se plaignait de sa malchance, avant de s'exécuter. Il s'allongea, une joue contre le sol, et plaça les mains derrière sa nuque, avec une résignation presque comique.

Pendant ce temps, un petit attroupement s'était formé dehors. Quelques clients étaient sortis et avaient raconté ce qui s'était produit. Les gens avaient l'air surexcité, comme si le moment de la riposte contre la criminalité montante était venu. Quelqu'un criait. Deux jeunes pénétrèrent dans le café et cherchèrent à s'approcher du braqueur.

— Vous allez où, comme ça? leur demanda Fenoglio.

— Donnez-le-nous! lança le plus fébrile des deux, un maigrichon boutonneux à lunettes.

— Volontiers, dit Fenoglio, quelles sont vos intentions?

— On va lui faire passer l'envie de recommencer, dit l'autre en faisant un pas en avant.

— Vous êtes déjà venus chez nous, à la caserne? demanda Fenoglio avec un sourire à l'apparence amicale.

Le jeune, interdit, ne répondit pas immédiatement. Puis:

— Non, pourquoi?

— Parce que je vais vous y faire passer toute la journée, et peut-être même la nuit, si vous ne disparaîsez pas immédiatement.

Les deux garçons se regardèrent, et le boutonneux baragouina quelque chose pour se donner une contenance; l'autre haussa les épaules avec une moue de supériorité, lui aussi afin de se donner une contenance. Puis ils sortirent ensemble du café. Le petit attroupement se dispersa spontanément.

Quelques minutes plus tard, les voitures du 112 arrivèrent. Deux adjudants et un brigadier en uniforme entrèrent dans le café, et ils saluèrent Fenoglio avec un mélange de respect et de méfiance inconsciente. Ils menottèrent le jeune et le remirent brusquement debout, en le soulevant de terre. «Je viens avec vous», dit Fenoglio après avoir payé son cappuccino et son bocconotto à la caisse, en dépit des tentatives du barman, Nicola, pour l'en empêcher.

2

— Je t'ai déjà vu quelque part, dit Fenoglio, se tournant vers le siège arrière et s'adressant au garçon qu'il venait d'arrêter.

— Je travaillais près du Petruzzelli, le soir, quand il y avait des spectacles. Je gardais les voitures. C'est sûrement là que vous m'avez vu.

Mais oui, bien sûr. Jusqu'à il y a quelques mois de cela, il était le gardien officieux du parking près du théâtre Petruzzelli. Puis il y avait eu l'incendie, le théâtre avait été détruit et lui, il avait perdu son travail. Et c'est exactement ainsi qu'il l'expliqua : « J'ai perdu mon emploi », comme si l'entreprise pour laquelle il travaillait avait fermé ou l'avait licencié. Alors il s'était mis à vendre des cigarettes et à voler quelques autoradios.

— Mais ça ne rapporte presque rien. Les cambriolages, je ne suis pas capable, alors je me suis dit que j'allais faire des braquages avec une seringue.

— Une idée géniale, bravo. Et tu en as fait combien, de braquages ?

— Aucun, mon adjudant. C'est ça, le truc : c'était ma première fois et je suis tombé sur vous. J'ai du cul, hein !

— Ce n'est pas un adjudant, c'est un maréchal, corrigea le carabinier qui conduisait.

— Excusez-moi, maréchal. Sans l'uniforme, je ne pouvais pas savoir. Je vous jure que c'était la première fois.

— Je ne te crois pas, rétorqua Fenoglio.

Et pourtant, ce n'était pas vrai, il le croyait. Ce garçon lui inspirait de la sympathie ; il était plutôt drôle, rythmait son discours de manière presque comique et, dans une autre vie, il aurait pu être acteur ou artiste de cabaret au lieu d'être un petit voyou.

— Je vous le jure. Et puis, je suis pas toxico et j'ai pas le sida, hein ! C'était que des conneries. Les aiguilles, ça me fout les jetons. Si raconter des conneries est un délit, alors il faut me filer perpète, parce que j'en dis un paquet. Mais je suis qu'un crétin. Mettez un truc sympa dans votre rapport, écrivez que je me suis bien comporté.

— En effet, tu t'es bien comporté.

— Et puis la seringue, elle était neuve, j'avais juste mis un peu de teinture d'iode pour faire croire que c'était du sang et faire peur.

— Tu es bavard, hein ?

— Excusez-moi, maréchal. C'est que j'ai vachement la trouille, je suis jamais allé en taule.

Fenoglio eut envie de le laisser partir. Il aurait voulu dire au carabinier derrière le volant : *Arrête-toi et donne-moi les clefs des menottes*. Libérer ce garçon – il ne savait pas encore comment il s'appelait – et le pousser hors de la voiture. Il n'avait jamais aimé arrêter les gens, et ne pouvait s'empêcher d'être troublé par l'idée même de la prison. Quelque chose que l'on n'ébruite pas trop, lorsqu'on est maréchal des carabinieri de profession. Naturellement, il y avait des exceptions pour certains délits, et pour certains individus. Comme pour le type qu'ils avaient arrêté quelque temps auparavant et qui, pendant des mois, avait violé sa petite-fille de neuf ans – la fille de sa fille.

Retenir ses hommes pour qu'ils ne se substituent pas à la justice en distribuant des claques et des coups de poing et de pied, ça lui avait coûté. Parfois, c'est fastidieux, les principes.

Évidemment, il ne pouvait se débarrasser de ce jeune, cela aurait constitué un délit, et même plusieurs délits à la fois. Et pourtant, de telles absurdités lui passaient de plus en plus souvent par la tête. Il eut un geste de la main qui voulait marquer une conclusion, comme s'il avait chassé ainsi des pensées importunes, sortes d'entités voltigeant devant lui.

— Comment tu t'appelles ?

— Albanese Francesco.

— Et tu dis que tu n'es jamais allé en prison?

— Jamais, je vous le jure.

— Alors tu es doué pour ne pas te faire prendre.

Le garçon sourit.

— Mais j'ai jamais rien fait de spécial, hein! Je vous l'ai dit: j'ai fait un peu les cigarettes, un peu les voitures, un peu les pièces détachées.

— Et aussi un peu la fumette, non?

— OK, quelques morceaux, y a pas de mal, non? Vous allez pas m'arrêter aussi pour ce que je suis en train de vous raconter, hein?

Le maréchal se tourna pour regarder la route, sans répondre.

Ils arrivèrent dans les bureaux de la brigade rapide d'intervention et Fenoglio rédigea vite le procès-verbal d'arrestation. Il dit à l'un des deux brigadiers qui étaient intervenus sur le terrain de compléter les actes pour le parquet et la prison, et de prévenir le juge. Puis il s'adressa au jeune homme: «Maintenant, je m'en vais. On va te présenter au juge dès ce matin. Quand tu parleras à ton avocat, dis-lui que tu souhaites une procédure de conciliation. Tu prendras du sursis et tu ne devras même pas passer par la case prison.»

L'autre avait les yeux du chien reconnaissant qui regarde son maître quand celui-ci lui a enlevé une épine de la patte. «Merci, maréchal. Si vous avez besoin de quelque chose, je traîne toujours entre Madonnella et le Petruzzelli, vous pouvez me trouver

au Bar del Marinaio. Je suis à votre disposition, pour quoi que ce soit.»

Cette nouvelle allusion au théâtre Petruzzelli mit Fenoglio de mauvaise humeur. Quelques mois auparavant, quelqu'un avait mis le feu au théâtre, et le maréchal ne s'en remettait pas. Comment une idée pareille avait-elle jamais pu germer dans l'esprit de quelqu'un? Brûler un théâtre. Et puis, ce fait absurde et presque insupportable – était-ce le fruit du hasard, ou bien les incendiaires avaient-ils voulu ajouter une note d'ironie macabre? –, le Petruzzelli était parti en fumée après une représentation de *Norma*, un opéra qui finit, justement, par un bûcher.

Ce théâtre était une des raisons pour lesquelles il aimait – avait aimé? – vivre à Bari.

Une salle immense, qui pouvait contenir deux mille personnes, à dix minutes à pied de la caserne. Souvent, quand il y avait un concert ou un opéra, Fenoglio restait au bureau jusqu'au soir pour se rendre ensuite directement au poulailler, près des frises et des stucs. Quand il se trouvait là, il croyait presque à la réincarnation: il entendait la musique de manière tellement intense – celle de certains musiciens, surtout de l'époque baroque, et en premier lieu celle de Haendel – qu'il se disait que, dans une autre vie, il avait peut-être été maître de chapelle dans une province allemande.

Et maintenant que le théâtre n'était plus là? Qui sait s'il serait reconstruit un jour, et qui sait si les

responsables seraient jamais identifiés, jugés et condamnés? Le parquet avait ouvert une information judiciaire contre X pour incendie volontaire. Une manière de dire qu'ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui s'était produit. Fenoglio aurait aimé s'occuper de l'enquête, mais elle avait été confiée à d'autres, et il ne pouvait rien y faire.

«Ça va comme ça, Albanese. Ne fais pas de bêtises. Pas trop, en tout cas», dit-il en lui donnant une tape sur l'épaule, après quoi il s'éloigna vers son propre bureau.

Il trouva sur le pas de la porte un jeune carabinier qui l'attendait. «Le capitaine veut vous parler. Il vous attend dans son bureau.»

Le capitaine Valente était le nouveau commandant de la Division des affaires criminelles. Fenoglio ne savait pas encore si cet homme lui plaisait ou le mettait mal à l'aise. Peut-être les deux. À l'évidence, il différait des autres officiers avec lesquels le maréchal avait eu affaire lors de ses vingt années de vie chez les carabinieri.

Il n'était arrivé que depuis quelques jours, au beau milieu de cette guerre criminelle dont personne n'arrivait encore à saisir le sens. Il venait de la Direction générale, à Rome, et personne ne savait pour quelle raison il avait été envoyé à Bari. «Entrez, maréchal Fenoglio», dit l'officier dès qu'il le vit sur le pas de la porte.

Une des pratiques qui laissait Fenoglio perplexe, c'était justement celle-là : le capitaine Valente vouvoyait tout le monde, en faisant toujours précéder le patronyme du grade. La règle de conduite tacite, pour les officiers, c'est de vouvoyer les supérieurs et de tutoyer les subalternes, en les appelant par leur patronyme, voire par leur prénom. Et, naturellement, le tutoiement est de rigueur entre collègues de même rang. Entre sous-officiers et gradés, les choses sont moins nettes mais, quoi qu'il en soit, un commandant de la Division des affaires criminelles qui vouvoie tous ses hommes, c'est plutôt chose rare.

Pourquoi agissait-il ainsi ? Préférait-il garder ses distances avec les subordonnés ? Était-ce un homme particulièrement solennel ? Ou bien particulièrement timide ?

— Bonjour, mon capitaine, salua Fenoglio.

— Prenez un siège, dit Valente en indiquant une chaise de la main.

Ce mélange de protocole et de courtoisie était difficile à déchiffrer. Et puis, il y avait l'ameublement de son bureau : aucun écusson, aucune distinction, aucun calendrier de gendarmerie, rien qui vienne rappeler qu'il s'agissait du bureau d'un capitaine des carabinieri. Il y avait un téléviseur, une chaîne stéréo de bonne qualité, un petit canapé, des fauteuils, un petit réfrigérateur et quelques tableaux d'inspiration expressionniste, un peu à la Egon Schiele. Une légère odeur flottait dans l'air, provenant sans doute de bâtonnets

de bois diffuseurs de parfum : pas vraiment un accessoire martial.

— Voilà déjà deux jours que je veux vous parler. Je suis arrivé à Bari dans une sale période, on dirait.

— En effet, mon capitaine. En plus, avec l'accident du lieutenant, je n'ai même plus d'officier de soutien.

Le lieutenant s'était cassé la jambe en jouant au football, il en aurait pour trois mois. Ainsi, la Division des affaires criminelles s'était retrouvée d'un coup avec un nouveau capitaine qui n'avait aucune connaissance de la ville et de sa géographie criminelle, privée de son deuxième officier, et au beau milieu d'une guerre interne à la Mafia. « Vous m'expliquez un peu ce qui se passe en ville ? », demanda Valente.

— Tout a commencé le 12 avril, avec l’homicide de D’Agostino Gaetano, dit le Petit. Il a été tué à coups de pistolet dans le quartier Libertà, où il était allé voir sa mère. Lui, il habitait à Enzitetto – un quartier plutôt compliqué, pour employer un euphémisme – et il appartenait au clan de Grimaldi Nicola, dit le Blond, ou Trois Cylindres.

— Pourquoi Trois Cylindres ?

— Grimaldi a une forme d’insuffisance cardiaque, une arythmie. Je ne connais pas précisément les termes médicaux de son diagnostic. Mais l’idée, c’est que son cœur fonctionne avec trois cylindres au lieu de quatre. Toutefois, personne n’aurait le courage d’utiliser ce surnom en sa présence.

— Il n’apprécie pas ?

— Non, il n’apprécie pas.

— Donc, vous disiez : D'Agostino est un homme de Grimaldi. L'homicide est donc à mettre sur le compte d'un clan ennemi ?

— Malheureusement, ce n'est pas aussi simple. Avant toute chose, je précise que c'est la police qui enquête sur ce meurtre, car elle est arrivée sur place en premier, même si nous aussi, nous avons ouvert un dossier. Le problème, pour les investigations, c'est qu'il n'y a aucun conflit connu entre Grimaldi et d'autres groupes criminels de la ville ou des environs. Si c'était le cas, nous devrions compter des pertes aussi de l'autre côté, avec des morts dans les clans du quartier San Paolo, Bitonto ou Giovinazzo, par exemple. Mais rien, toutes les victimes appartenaient à Trois Cylindres, le reste de la ville est tranquille.

— Et alors ?

— Une des hypothèses est qu'un conflit interne au clan serait en cours. Depuis le 23 avril, on est sans nouvelles de Capocchiani Michele, dit 'u Puerc', le Porc, un des lieutenants de Grimaldi. Un repris de justice très dangereux. Sa femme a signalé sa disparition et, quelques jours plus tard, nous avons retrouvé sa voiture brûlée, mais sans cadavre à bord. Le 29 avril, il y a eu l'homicide de Carbone Gennaro, dit la Queue.

— La Queue ?

— Il paraît que Carbone jouait très bien au billard. Il a été assassiné devant la salle de jeux qu'il gérait pour le compte de Grimaldi, à Santo Spirito. Une action particulièrement violente, avec utilisation

d'armes automatiques. Les tueurs avaient une mitrailleuse et un revolver calibre .44 Magnum – même déformées, les douilles ne laissent aucune place au doute. Une balle de mitrailleuse a également blessé un passant, par ricochet. Il y a quelques jours, le 9 mai, on a tiré avec un mode opératoire semblable sur un certain Andriani, dont le prénom m'échappe actuellement, mais qui, en tout cas, est un affilié de Grimaldi. Il en a réchappé par miracle. Un dernier élément, qui a émergé à la suite d'informations confidentielles que nous avons vérifiées, concerne la disparition de Losurdo Simone, dit le Moustique. Personne n'a rien signalé, mais il faisait l'objet d'une surveillance spéciale, et c'est depuis le 21 avril, c'est-à-dire deux jours avant le signalement de la disparition de Capocchiani, qu'il ne s'est plus présenté au commissariat pour émarginer.

— Que disent ses proches ?

— La femme de Losurdo vient d'une vieille famille de mafieux, des gens habitués à ne pas ouvrir la bouche devant nous. On lui a demandé où était son mari et elle a répondu qu'il ne lui racontait jamais ce qu'il fait. Il va et vient à son bon plaisir. Mais elle était très troublée : selon moi, Losurdo est mort. Toutefois, l'élément le plus significatif, dans ce tableau, c'est la disparition de Lopez Vito, dit le Boucher.

— Pourquoi le Boucher ?

Fenoglio sourit en secouant la tête.

— Son surnom n'a rien à voir avec les meurtres qu'il a certainement commis. Son père avait une boucherie qui marchait bien. Lopez, il n'avait pas besoin de se tourner vers la criminalité.

— Vous dites que sa disparition est l'élément le plus significatif?

— Lopez, comme Capocchiani, est un des lieutenants de Grimaldi. C'est sans doute le plus respecté d'entre eux, et certainement le plus intelligent. Depuis quelques jours, on a perdu toute trace de lui. La différence, par rapport aux autres, c'est que l'on ne connaît pas la date précise de sa disparition – nous savons juste que, depuis fin avril, plus personne ne l'a vu. Et en plus, sa femme et son fils ont également disparu. C'est pourquoi je ne pense pas que Lopez soit mort, mais plutôt qu'il a fui avec sa famille. D'ailleurs, c'est aussi dans ce sens que convergent les informations de nos indics, qui parlent d'une rupture à l'intérieur du groupe de Grimaldi. Les meurtres et les *lupare bianche** seraient des conséquences de cette scission.

Le capitaine posa la main sur son bureau et la fit glisser, comme pour vérifier la consistance du bois. Il ouvrit un tiroir, d'où il prit un porte-cigarettes en argent, qu'il tendit à Fenoglio.

— Vous fumez, maréchal?

* Terme de la Mafia indiquant un meurtre avec disparition du corps (NDT).

- Non merci, mon capitaine.
- Cela vous dérange, si je fume ?
- Non, bien sûr.
- Ouvrons tout de même la fenêtre.

Fenoglio fit un geste pour se lever mais le capitaine le devança. Il ouvrit grand la fenêtre, avant de regagner son siège et d'allumer une cigarette.

— Et qu'a-t-on fait, pour le moment ?

— Nous avons entendu un tas de gens, sans résultat. Nous avons mis sur écoute pas mal de téléphones, mais ça ne donne rien. Maintenant, ils communiquent surtout avec leurs portables qui, comme vous le savez, sont durs à intercepter. Nous devrions faire une sonorisation de l'appartement de Grimaldi, mais entrer chez lui est très difficile. Une idée serait de demander sa collaboration à la SIP* : on pourrait simuler un problème technique dans tout l'immeuble et, quand les Grimaldi appelleront les services de maintenance, leur envoyer nos hommes en bleu de travail. Sous prétexte d'identifier la nature du problème, nos gars pourraient ainsi placer quelques micros. Si vous êtes d'accord, dans les jours qui viennent, nous pourrions déposer une demande d'autorisation auprès du parquet.

Le capitaine eut un ample geste des bras, un mouvement emphatique qui semblait dire : *Naturellement,*

* Société de téléphonie italienne, future Telecom Italia (NDT).

cela va sans dire, faites tout ce qu'il faudra. Un geste plutôt excessif, comme un essai infructueux de correspondre à un personnage.

— C'est qui, le juge?

— Il y a plusieurs dossiers : ce qui est absurde, c'est que les enquêtes sont morcelées. L'homicide Carbone, dont nous nous occupons, a été confié à la *dottoressa* D'Angelo. D'après moi, c'est la meilleure, même si parfois, il n'est pas facile de traiter avec elle. Pour une question de caractère, je veux dire. Mais c'est quelqu'un d'extrêmement sérieux, qui prépare à fond ses dossiers, et qui s'occupe depuis longtemps de ce genre d'affaires. Je crois que son poste précédent était en Calabre.

Fenoglio s'interrompt : il avait l'impression que le capitaine était sur le point de dire quelque chose. Quand il se rendit compte que ce n'était pas le cas, il reprit le fil de son discours.

— Si vous voulez, un de ces jours nous pourrons aller la voir, je ferai les présentations.

— Bien sûr, bien sûr, nous irons ensemble.

Valente avait l'expression de celui qui simule l'intérêt pour une conversation alors qu'en réalité il voudrait être ailleurs.

— Je peux aussi rédiger une note dans laquelle je résumerai ce que je vous ai dit aujourd'hui, ajouta Fenoglio.

— Ça suffit comme ça, merci. Vous avez été complet et très clair. Dans quelques jours, nous irons

chez la *dottoressa* pour discuter de la sonorisation et de tout le reste.

Il prononça ces dernières paroles en se levant, avec un sourire à peine esquissé, comme s'il s'excusait de quelque chose.